

**H O M M E  
S A N S C H I E N**

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Retour à la Grande Ombre

2005

*et « Points », n° 1637*

Le Mur du silence

2007

*et « Points », n° 1990*

Funestes Carambolages

2008

*et « Points », n° 2532*

Eva Moreno

2011

*et « Points », n° 2747*

*À paraître*

Kim Novak

*et*

Le Vingt et Unième Cas

*roman*

*Presses universitaires de Caen, 1997*

*et « Points », n° 2870*

Håkan Nesser

**H O M M E  
S A N S C H I E N**

r o m a n

TRADUIT DU SUÉDOIS  
PAR ESTHER SERMAGE

ÉDITIONS DU SEUIL  
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>

COLLECTION DIRIGÉE  
PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *Människa utan hund*  
Éditeur original : Albert Bonniers Förlag, Stockholm  
© original : 2006, Håkan Nesser  
ISBN original : 978-91-0-011035-2

Cette traduction est publiée en accord avec  
Bonnie Group Agency, Stockholm, Suède.

ISBN 978-2-02-105581-8  
ISBN e-pub : 978-2-02-110676-3

© Mai 2013, Éditions du Seuil, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

## Remarque préliminaire

On ne trouvera la ville de Kymlinge sur aucune carte. Les éditions Albert Bonniers n'ont jamais publié de recueil de poésie intitulé *L'Exemple du marchand de fruits*. Pour le reste, le contenu du présent roman est essentiellement conforme à la réalité.



# I. Décembre





# 1

Lorsque Rosemarie Wunderlich Hermansson se réveilla, quelques minutes avant six heures le dimanche 18 décembre, elle avait en tête une image très précise.

Elle se tenait dans l'encadrement d'une porte et contemplait un jardin inconnu. C'était l'été ou le début de l'automne. Elle observait plus particulièrement deux petits oiseaux dodus, vert amande, posés sur un fil téléphonique à dix ou quinze mètres de là. Ils avaient chacun une bulle de dialogue devant le bec.

*Tu dois te tuer*, lisait-on dans l'une.

*Tu dois tuer Karl-Erik*, lisait-on dans l'autre.

Ces messages lui étaient adressés. C'était elle, Rosemarie Wunderlich Hermansson, qui devait se tuer. Et tuer Karl-Erik. Il n'y avait aucun doute là-dessus.

Le Karl-Erik en question était son mari, et les deux postulats absurdes découlaient certainement de quelque chose qu'elle avait vu en rêve et qui s'était soudain évanoui, ne laissant que les deux oiseaux bizarres sur un fil. Étrange.

Un court instant, elle demeura immobile, allongée sur le côté, le regard fixé dans l'obscurité environnante sur une aube fictive qui, à cette heure, n'avait pas encore atteint l'Oural, écoutant la respiration régulière de Karl-Erik et songeant que les oiseaux avaient parfaitement raison. Ils déployèrent leurs ailes trapues et s'envolèrent au loin, mais leurs sentences flottaient toujours dans l'atmosphère, sans équivoque.

C'était Karl-Erik *ou* elle. Voilà. Un « ou », et non un « et », reliait les deux bulles. L'un excluait l'autre, et cela lui donna l'impression d'une... d'une nécessité impérieuse, incontournable, de choisir entre l'une et l'autre des possibilités. Doux Jésus, se dit-elle en s'asseyant sur le bord du lit, comment a-t-on pu en arriver là? Cette famille n'a-t-elle pas déjà eu son lot de malheurs?

Alors qu'en se redressant elle réveillait ses douleurs matinales habituelles dans la région des troisième et quatrième vertèbres lombaires, le quotidien s'infiltra insidieusement dans son esprit. Un baume mental lénifiant et léthargique. L'ennui. Elle l'accueillit avec une gratitude indolente, mit les mains sous les aisselles et se rendit à la salle de bains sur la pointe des pieds. On est si fragile le matin, se dit-elle. Si vulnérable. Un professeur de couture âgé de soixante-trois ans n'assassine pas son mari, c'est ridicule.

Elle était aussi professeur d'allemand, ce qui ne faisait aucune différence quant à la situation inextricable dans laquelle elle se trouvait. Il ne lui restait plus qu'à écouter son séjour dans la vallée de larmes. Elle alluma la lumière, contempla son large visage lisse dans le miroir et remarqua qu'on y avait collé un sourire.

Je n'ai pourtant aucune raison de sourire, se dit Rosemarie Wunderlich Hermansson. Je ne me suis jamais sentie aussi mal de toute ma vie et, dans une demi-heure, Karl-Erik se réveillera. Qu'avait dit le proviseur? « Un matériau brut au profond potentiel harmonique... » Qui faisait quoi?... « Qui dotait les êtres en pleine croissance d'une chambre de résonance morale et scientifique »? Mais d'où cette andouille sortait-il toutes ces inepties? « Promotion après promotion, génération après génération, depuis quarante ans, car il possède la droiture pédagogique d'un sapin. »

Askbergson, dit « le Bouffi », avait donc attribué à Karl-Erik la droiture pédagogique d'un sapin. Pouvait-on déceler là un brin d'ironie?

Sans doute pas, se dit-elle en labourant l'intérieur de sa joue avec sa brosse à dents électrique. Sa collègue Vera Ragnebjörk – la dernière avec Rosemarie à enseigner encore la langue allemande moribonde au collège de Kymlingevek – disait du Bouffi qu'il était tout à fait insensible à la dimension ironique de l'existence. D'ailleurs, c'était probablement cette remarquable carence qui lui avait permis de se maintenir au poste de proviseur pendant plus de trente ans.

Le Bouffi avait un an de moins que Karl-Erik, mais il pesait au moins quarante kilos de plus. Avant ce triste jour, huit ans plus tôt, lorsque sa femme Berit avait trouvé la mort en se brisant la nuque lors d'une chute de télésiège à Kitzbühl, ils se fréquentaient régulièrement. Pour jouer au bridge ou autre. Il leur était arrivé d'aller ensemble au théâtre à Stockholm. Ils avaient même passé tous les quatre une semaine catastrophique en Crète. Rosemarie songea que Berit lui manquait, contrairement au Bouffi.

Pourquoi je gâche ces précieuses minutes matinales en pensant à cet imbécile unidimensionnel ? se demanda-t-elle. Pourquoi je ne me ménage pas un quart d'heure de tranquillité pour lire le journal, par exemple ? Décidément, je suis en train de perdre la tête.

Elle se servit une tasse de café et s'assit devant le journal, mais ses pensées demeurèrent sombres. Pas la moindre lueur d'espoir à l'horizon. Lorsqu'elle leva les yeux vers l'horloge – achetée sur un coup de tête à l'IKEA de la Kungens Kurva pour quarante-neuf couronnes cinquante dans un lointain passé, plus précisément à l'automne 1979, probablement inusable –, elle indiquait six heures vingt. Il lui faudrait patienter au moins dix-sept heures avant qu'elle puisse enfin se remettre au lit, tournant la page sur une journée sinistre. Dormir, dormir.

En ce dimanche, elle entamait la deuxième matinée de sa bienheureuse retraite – le dernier bouleversement décisif

avant la mort, comme une bonne âme le lui avait gentiment fait remarquer – avec la pensée que si elle avait eu accès à une arme, elle aurait immédiatement mis en œuvre l'idée imprimée dans son esprit au réveil. Elle se serait tiré une balle dans le front avant même que Karl-Erik n'entre dans la cuisine vêtu de son pyjama rayé, ne s'étire en bombant le torse et ne lui déclare qu'il avait dormi comme un bébé. Si les descriptions qu'elle avait lues à propos des expériences de mort imminente étaient vraies, elle aurait ensuite eu le privilège de flotter dans la pièce et d'observer depuis le plafond son expression lorsqu'il l'aurait trouvée, penchée sur la table, la tête baignant dans une grande flaque de sang chaud.

Mais ce genre de chose ne se fait pas non plus. Surtout lorsqu'on ne possède pas d'arme et qu'on doit penser aux enfants. En prenant une gorgée de café, elle se brûla le bout de la langue, ce qui réactiva les fonctions ordinaires de son cerveau. Qu'y avait-il au programme en ce deuxième jour, après l'achèvement de toute une vie de travail ?

Le grand ménage. Inévitable. Les enfants et les petits-enfants commenceraient à débarquer le lendemain, et mardi ce serait le grand jour.

Bizarrement, ce jour, qui aurait dû être le jour J avec un grand « J », s'était peu à peu réduit à une espèce de pompeux anti-événement à cause de Robert. À la rentrée, il avait été question de cent à cent vingt personnes, la seule véritable contrainte étant la capacité des salles de réception Svea. Après en avoir discuté huit ou douze fois, Karl-Erik et le restaurateur, Brundin, étaient tombés d'accord : une bonne centaine d'invités n'auraient pas dû poser de problème.

« N'auraient pas dû. » Robert avait fait scandale le samedi 12 novembre, alors que la salle était réservée depuis longtemps. Trop tard pour annuler. On avait envoyé environ soixante-dix cartons et reçu une vingtaine de réponses affirmatives. Mais les invités s'étaient montrés très compréhensifs quand on leur avait expliqué qu'en raison de circonstances

inattendues on avait décidé de limiter l'événement à une modeste réunion de famille.

Très compréhensifs, sans exception. L'émission avait quasiment fait un score d'audimat de deux millions de téléspectateurs, et ceux qui ne se trouvaient pas devant leur poste ce soir-là avaient été informés de son contenu dans la presse à scandale le lendemain.

« ROBERT LE BRANLEUR ». Les gros titres étaient restés gravés dans la chair de Rosemarie, comme une marque au fer rouge. Désormais, aussi longtemps qu'elle vivrait, jamais, jamais elle ne parviendrait à penser à son fils sans que s'y accole l'ignoble attribut. Elle avait décidé de ne plus lire ni l'*Aftonbladet* ni l'*Expressen*, serment qu'elle tenait jusqu'ici sans flancher, vaille que vaille.

Une modeste réunion de famille, disions-nous. Il en avait été de même au collège, où un discret rideau de commisération était tombé sur eux. Lorsque les époux Hermansson, après un total de soixante-six ans de bons et loyaux services, se retirèrent de l'arène sanglante de la pédagogie – comme l'avait exprimé un quelconque imbécile, mais sûrement pas le Bouffi –, le pot d'adieu se borna à un discours interminable suivi d'un gâteau, d'un bouquet de soixante-six roses rouges et d'un service à vin chaud en cuivre martelé : dès l'instant où elle l'avait entrevu en ouvrant le paquet, Rosemarie s'était demandé si les abominables quatrièmes d'Elonsson n'avaient pas été forcés de cogner dessus pendant leurs heures d'atelier métal pour avoir la moyenne. Elonsson était, contrairement à Askbergson, sensible à la dimension ironique de l'existence.

Soixante-cinq plus quarante : la deuxième addition capitale de ce mois de décembre donnait cent cinq, ce qui chagrina Karl-Erik. Il aurait préféré que le résultat soit cent tout rond, mais malheureusement la réalité des faits demeurerait inébranlable. D'ailleurs, ébranler la réalité des faits ne faisait pas partie des habitudes de Karl-Erik. Sans se lever de

sa chaise, Rosemarie fit quelques étirements prudents pour se détendre le dos, repensant à la nuit où, quarante ans auparavant, en plein accouchement, elle était parvenue à retenir plusieurs poussées en attendant que minuit passe. Impossible de se méprendre sur la joie de Karl-Erik, il la cachait très mal – encore heureux. Ainsi, Ebba s'était extirpée de son utérus le jour des vingt-cinq ans de Karl-Erik. Le lien immuable et immodéré qui unissait père et fille datait, selon Rosemarie, de cet instant précis : minuit passé de quatre minutes le 20 décembre 1965 à l'hôpital d'Örebro. La sage-femme s'appelait Geraldine Tulpin. Un nom inoubliable, lui aussi.

Chez les Wunderlich Hermansson, les fêtes de Noël avaient toujours été un peu bancales. Rosemarie ne l'avait jamais dit tout haut, ou alors seulement du bout des lèvres, mais c'était pourtant bien le terme approprié : bancal. Pour les gens ordinaires, chrétiens et mécréants confondus, la muraille de la nuit hivernale se dressait autour du 24 décembre, mais, dans leur famille, le 20 était la date principale. L'anniversaire de Karl-Erik et d'Ebba tombait la veille du jour le plus court de l'année, en plein cœur des ténèbres et, chose étrange, Karl-Erik était parvenu – sans ébranler la réalité des faits, bien qu'à cette occasion il n'en fût pas loin – à décaler légèrement le calendrier pour parvenir à une espèce de trinité. Son anniversaire. L'anniversaire d'Ebba. Le retour de la lumière dans le monde.

Depuis toujours, Ebba était le chouchou de son père, la prunelle de ses yeux ; depuis toujours, il plaçait en elle ses plus grands espoirs. Il n'en avait jamais fait mystère : dans le creuset génétique de la biologie, certains enfants naissent avec plus de carats que d'autres, avait-il expliqué un jour à sa femme lorsque, une fois n'est pas coutume, il s'était enfilé un cognac de trop. Qu'on le veuille ou non. Et au vu des événements, se dit Rosemarie avec un sinistre prosaïsme, en se versant une deuxième tasse de café – chaque tasse représentait un pas de plus vers le précipice du réveil dans lequel

elle se jetterait tôt ou tard –, il avait sans doute misé sur le bon cheval.

Ebba, l'indéfectible. Contrairement à Robert, l'éternel mouton noir de la famille, désormais affublé d'un surnom odieux – et l'on s'en étonnait sans doute moins que ce qu'on voulait bien laisser paraître. Et Kristina ? Eh bien, Kristina était Kristina, pas grand-chose de plus à en dire. L'enfant lui avait apporté une certaine stabilité, et ces dernières années la traversée avait été un peu moins mouvementée que les précédentes, mais Karl-Erik s'obstinait : il était encore trop tôt pour crier victoire, beaucoup trop tôt.

Quand as-tu jamais crié victoire, mon prince de bois ? songeait Rosemarie chaque fois qu'il prononçait la sempiternelle mise en garde. Elle le pensa également ce jour-là, dans sa cuisine sans crépuscule.

Au même instant, Karl-Erik fit son entrée dans ladite cuisine.

– Bonjour. C'est bizarre, j'ai dormi comme un bébé, malgré tout.

– Moi, ça commence à m'angoisser sérieusement.

– Quoi donc ? demanda-t-il en allumant la bouilloire. Où tu as mis mon nouveau thé ?

– Sur la deuxième étagère, répondit Rosemarie. De vendre la maison et de partir pour l'urbanisation, quoi d'autre ? Ça commence à... eh bien, à m'angoisser sérieusement. Comme je viens de te le dire. Non, à gauche.

Il remua la vaisselle avec vacarme.

– *Ur-ba-ni-sa-ción*, prononça-t-il en détachant les phonèmes espagnols. Je sais que, pour l'instant, tu as encore des doutes, mais un jour tu me remercieras.

– Ça m'étonnerait, répliqua-t-elle. Ça m'étonnerait vraiment. Profondément. Il faut que tu te coupes les poils du nez.

– Rosemarie, dit-il en bombant le torse, ici, je ne peux plus regarder les gens en face. Un homme doit pouvoir se tenir droit et avancer la tête haute.

– Il faut savoir s’incliner aussi. Ça va passer. Les gens oublient et, après, les choses reprennent des proportions raisonnables...

Il posa d’un geste brusque sa nouvelle boîte de thé sur le plan de travail et l’interrompit.

– Assez discuté de ça. Lundgren m’a promis qu’on signerait mercredi. J’en ai soupé de cette ville. Basta. Si on reste, ce ne sera que par lâcheté.

– On a passé trente-huit ans ici.

– Justement, ça suffit. Tu as déjà pris deux tasses de café ? Je t’aurai prévenue.

– Partir pour un endroit qui n’a même pas de nom... Ils auraient au moins pu le baptiser.

– Ils le feront bientôt, dès que les autorités espagnoles se seront décidées. Et puis Estepona, ça sonne très bien, non ?

– C’est à sept kilomètres d’Estepona. Et à quatre de la mer.

Il ne répondit pas, versa de l’eau bouillante sur son thé vert bienfaisant et sortit la miche aux graines de tournesol de la boîte à pain. Le petit déjeuner de Rosemarie faisait débat depuis vingt-cinq ans. Leur déménagement en Espagne, depuis vingt-cinq jours. Enfin, débat, c’était beaucoup dire. Karl-Erik avait pris sa décision et ensuite mis à profit son grand sens de la démocratie pour pousser Rosemarie à s’aligner sur lui. C’est ainsi que cela fonctionnait entre eux. Karl-Erik ne cédait jamais. Lorsque le sujet lui semblait suffisamment important, il était prêt à parler, parler, parler jusqu’à ce qu’elle jette l’éponge d’épuisement et de dégoût. Il excellait dans l’art de l’obstruction parlementaire. Quel que soit le sujet. L’achat d’une voiture. Des étagères hors de prix pour la bibliothèque – qu’il désignait volontiers comme « leur » bureau alors qu’il y passait quarante heures par semaine et elle, quatre. Des vacances en Islande, en Biélorussie ou dans la Ruhr. Quand on était professeur principal d’instruction civique et de géographie, il fallait se montrer à la hauteur.



Il avait versé une avance pour la maison entre Estepona et Fuengirola sans même la prévenir. Il avait entamé des démarches auprès de Lundgren, à la banque, pour vendre leur villa, sans engager aucun processus démocratique à la maison. Aurait-il eu le culot de nier ces agissements ? Pas le moins du monde.

Mais, en fin de compte, peut-être devait-elle s'estimer heureuse. Après tout, cela aurait pu tomber sur Lahti ou Wuppertal. J'ai passé toute ma vie d'adulte aux côtés de cet homme, se dit-elle. Je croyais que, peu à peu, quelque chose mûrirait entre nous, mais ça n'a pas été le cas. Notre relation, déjà pourrie au départ, a continué à croupir au fil des ans.

Son esprit opéra un brusque revirement. Fallait-il qu'elle soit soumise et irresponsable pour accuser ainsi un autre d'avoir gâché sa vie ! N'était-ce pas l'ultime preuve de sa faiblesse ?

– Qu'est-ce que tu rumines ? demanda-t-il.

– Rien.

– Dans six mois, tout sera oublié.

– Quoi ? Nos vies ? Nos enfants ?

– Ne dis pas de bêtises, tu sais très bien de quoi je parle.

– Non, je ne sais pas. D'ailleurs, il vaudrait peut-être mieux qu'Ebba et Leif descendent à l'hôtel, non ? Ils sont quand même quatre adultes. On va manquer de place, ici.

Il lui lança un regard noir, comme à une élève qui aurait négligé de lui rendre plusieurs devoirs de suite. Il fallait bien l'admettre, la dernière réplique de Rosemarie avait pour seul but de l'agacer. Sur le fond, elle n'avait pas entièrement tort : Ebba, Leif et leurs deux fils adolescents prenaient plus de place qu'il n'y en avait à la maison. Mais Ebba était Ebba, et Karl-Erik aurait vendu sa dernière cravate plutôt que d'héberger sa fille préférée ailleurs que sous son toit, dans la chambre où elle avait passé son enfance. Une dernière fois. La toute dernière fois.

La gorge soudain serrée, Rosemarie eut du mal à avaler son café tiède. Et Robert ? Eh bien, il faudrait cacher le pauvre

Robert aux yeux du monde, autant que possible. Le laisser traîner à l'hôtel était exclu, n'importe qui pouvait se mettre à le dévisager bouche bée ou à se payer sa tête. Robert le branleur de *Fucking Island*. La dernière fois qu'elle l'avait eu au téléphone, l'avant-veille au soir, il était au bord des larmes.

L'hôtel serait donc pour Kristina, Jakob et le petit Kelvin. Comment pouvait-on baptiser un enfant Kelvin ? Le « zéro absolu » – Karl-Erik en avait informé les jeunes parents, sans parvenir à les influencer. Du reste, Kristina et Jakob considéraient certainement l'hôtel comme le ticket gagnant, se dit Rosemarie. L'humeur ambivalente dans laquelle la plongeait sa fille cadette depuis qu'elle s'était envolée du foyer était un monstre à trois têtes : culpabilité, infériorité, échec. Durant un bref instant de lucidité, Rosemarie s'aperçut qu'elle ne tenait vraiment qu'à un seul de ses trois enfants : Robert. Son unique garçon. Était-ce là l'explication, tout bêtement ?

Avec Kristina, les choses pouvaient encore s'améliorer ; c'est-à-dire entre Kristina et elle, bien sûr, pas avec Karl-Erik. Il était depuis toujours la cible privilégiée de l'obstinance de la petite. Ce mot existait-il ? Obstinance ? Dès que Kristina était parvenue à la puberté, les conflits avaient commencé, mais Karl-Erik, avec la droiture pédagogique d'un sapin, n'avait jamais fléchi. Il avait traversé un interminable cortège de désaccords et de disputes l'écorce intacte, donnant ainsi la preuve qu'il possédait réellement les qualités de cet arbre, symbole d'intégrité : ne bouge pas d'un pouce et ne t'incline jamais.

Je suis injuste envers lui, se dit Rosemarie. Mais j'en ai tellement marre que ça me donne envie de vomir.

À cet instant, alors qu'à la radio suédoise, sur la station P1, on annonçait le journal de sept heures, Karl-Erik énumérait une série d'arguments irréfutables pour défendre l'évidence : Ebba et sa famille devaient loger sous leur toit. Rosemarie eut une envie folle de lui attraper la langue, de la tirer hors de sa bouche et de la couper.

Il était grand temps. Après tout, la carrière pédagogique de Karl-Erik venait de s'achever.

Et puis son obsession habituelle revint : l'impression d'être injuste.

– D'accord, d'accord, fit-elle. Ça n'a pas d'importance.

– Bien. Content qu'on soit du même avis. Il faudra essayer de faire comme si de rien n'était avec Robert. Je ne veux pas qu'on mentionne l'affaire. J'aurai une conversation en privé avec lui, ça suffira. À quelle heure a-t-il prévu d'arriver ?

– Dans la soirée. Il vient en voiture. Il n'a rien dit de plus précis.

Karl-Erik Hermansson hocha la tête d'un air songeur, ouvrit grand la bouche et engloutit une énorme cuillerée de yaourt fermier au muesli brut – un muesli vierge de tout contact avec l'homme et enrichi de trente-trois suppléments nutritionnels minéraux utiles pour l'organisme, y compris du sélénium.

Elle passait l'aspirateur à l'étage. Dans un esprit de solidarité domestique, Karl-Erik avait pris la liste des courses et le volant pour se rendre au Coop, un centre commercial ouvert depuis un an dans la zone industrielle de Billundsberg. Il devait y acheter une demi-tonne de produits d'anniversaire de première nécessité ainsi qu'un sapin. En traînant leur vieux Volta rudimentaire acheté dans un lointain passé, plus précisément à la fin de l'hiver 1983, aux Machines électriques des frères Eriksson, département « Maison et Foyer » – probablement inusable –, Rosemarie se demanda combien de décisions importantes elle avait prises ces dernières soixante-trois années.

Son mariage avec Karl-Erik, le « sapin pédagogique » ? Pas vraiment. Depuis leur rencontre au lycée Karolinska (elle en seconde, timide, lui, en terminale, bien droit dans son costume élégant), il avait mené contre elle une guerre d'usure qui, peu à peu, avait eu raison de sa résistance. Lorsqu'il lui

avait fait sa demande en mariage, Rosemarie avait répondu : « non » ; puis, après abrasion : « peut-être, on n'a qu'à repousser jusqu'après notre bac » ; et enfin : « bon, d'accord, mais il faut d'abord qu'on trouve un logement ». Ils s'étaient mariés en 1963, elle avait obtenu son diplôme de textile au Séminaire de la formation domestique en juin 1965 et, six mois plus tard, Ebba venait au monde – événement qui n'était pas, lui non plus, le fruit d'une décision de sa part.

Elle avait atterri dans l'enseignement, en travaux manuels, option textile, parce que sa meilleure (et unique) amie du lycée, Bodil Rönn, s'était engagée dans cette voie avant elle. Après leur bac, Bodil avait été nommée à Boden, dans un collège situé à moins de cinq cents mètres du foyer parental de son petit ami Sune. Ils habitaient probablement toujours là-bas, dans le Nord. Rosemarie et Bodil avaient gardé le contact pendant une décennie et demie, mais la dernière carte de Noël datait déjà de sept ou huit ans.

Aucune décision capitale jusqu'ici, donc, se dit Rosemarie en tirant le monstre voltaïque le long du couloir. Elle se dirigeait vers les chambres d'amis, c'est-à-dire les anciennes chambres d'Ebba, de Robert et le cagibi de Kristina. Ils n'avaient prévu d'avoir que deux enfants, d'autant qu'ils étaient parvenus, après seulement deux tentatives, à en engendrer un de chaque sexe. Mais l'accident était arrivé, on n'y pouvait rien. Kristina était née en 1974. Rosemarie avait arrêté la pilule dix mois plus tôt sur les conseils de son gynécologue, et si le catastrophique voyage en Grèce en compagnie des Askbergson n'avait pas laissé des souvenirs lumineux, il avait été autrement fécond. Karl-Erik avait oublié d'acheter des préservatifs et ne s'était pas retiré à temps. Ça non plus, on n'y pouvait rien. *What the fuck...* Même dans le meilleur des mondes, il y a des ratés. Mais quel était ce langage dont se drapaient ses pensées en cette glaciale matinée de décembre ? *Who knows, goddammit*, en tout cas, quelque chose clochait. Quel temps faisait-il ? Mieux valait se consacrer à des occupa-



RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC (16)  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2013. N° 105581 ( )  
– *Imprimé en France* –

